

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1926

Discours prononcé par M. Jean LANGLOIS, Avocat général à la Cour de Cassation

Mesdames,
Messieurs,
Mes jeunes Amis,

J'ai lu, je ne sais plus où, l'histoire que voici : deux chevaliers, chevaliers errants, suivaient un même chemin ; au-dessus de l'endroit où ils allaient se rencontrer était suspendu à un arbre un grand bouclier. « Le merveilleux bouclier blanc ! » dit l'un. « Quel affreux bouclier noir ! » s'écria l'autre. – « Noir, dites-vous , » reprit le premier. – « Oui, noir ! » -« Il est blanc, vous dis-je » -« Non, noir ». Les chevaliers supportaient mal la contradiction qu'ils prenaient facilement pour un démenti. Ceux-ci se provoquèrent au combat, se chargèrent et se battirent à la lance, à l'épée, à la hache, à cheval et à pied, jusqu'à la mort. Hélas ! ils s'étaient sacrifiés pour rien : le bouclier était blanc d'un côté, noir de l'autre. Comme ce bouclier, toute chose en ce monde a deux aspects différents, et j'ai pensé à cette histoire, dont on pourrait tirer plusieurs morales, au moment d'écrire le discours que je vous adresse aujourd'hui.

Quand M. le Proviseur m'a offert l'honneur de présider cette distribution des prix, je lui ai répondu par un chaleureux : Merci ! je ne pouvais pas faire autrement. Au reste, ce merci était sincère et je le répète aujourd'hui très sincèrement. D'abord j'étais flatté, et puis j'allais me rajeunir en venant aujourd'hui au milieu de la jeunesse. Mais bientôt mon inquiétude a égalé au moins le plaisir que j'espérais. Pour quelques instants, j'allais rajeunir parmi vous ! grande joie pour moi ! Ce n'était pas que cette distribution des prix dût réveiller en moi le souvenir de nombreux et brillants succès scolaires, car les miens ont été modestes ; du moins d'autres allaient revivre dans ma mémoire : douces camaraderies, études et jeux partagés, affectueuses conversations de collègue, où nous parlions de tout ce que nous ignorions.

Mais j'étais très ému en pensant à l'auditoire que j'allais avoir ; auditeurs de tous les âges, mentalement si différents les uns des autres : ce qui pouvait plaire aux uns pouvait mécontenter les autres. Je n'oubliais pas non plus la confiante sévérité avec laquelle, à votre âge, mes jeunes amis, nous jugions les hommes et les choses. N'étais-je pas aussi un peu, toutes proportions gardées, dans la situation du publiciste dont parle le *Figaro*, autorisé à parler de tout à la condition de ne parler de rien ; que de sujets sont, par les plus justes convenances, interdits à vos présidents.

Un professeur a la ressource de vous faire une dernière leçon. Si elle vous déplaît, vous en êtes quittes pour vous dispenser de l'écouter, comme quelques autres Un autre, revêtu de l'éclat du pouvoir, peut, avec compétence et éloquence, vous parler de toutes choses. Jadis un poète, un peu délaissé aujourd'hui, le bon Coppée, trouva un sujet, sur lequel il répandit les trésors de son esprit dans le rapprochement piquant qu'il fit entre le mauvais élève qu'il avait été et l'académicien qu'il était devenu, sujet consolateur et encourageant pour les écoliers malheureux.

Rien de pareil ne s'offrait à moi. Bref, orateur ou, pour dire plus modestement et plus justement en employant un néologisme que je prie vos maîtres d'excuser, parleur professionnel, discoureur, si vous l'aimez mieux, j'étais le président le plus embarrassé du monde, et j'allais me résigner à traiter « de la difficulté de faire un discours de distribution de prix » lorsque j'ai heureusement remarqué quel était le sujet adopté par votre distingué Professeur de langue anglaise, M. Sayn, et que je me suis souvenu qu'il était aujourd'hui de mode, en prenant les choses par le bon côté, de faire l'éloge des vices ou des défauts, comme l'ignorance ou la paresse, et je me suis résolu à faire ici celui du mensonge, déjà fait, paraît-il, si je suis bien renseigné au dernier moment, mais en le faisant autrement. Votre proviseur n'en a pas été scandalisé, et vous ne le serez pas davantage.

M. Sayn vient de vous entretenir en termes singulièrement délicats et saisissants à la fois, des rites, des superstitions, c'est-à-dire des mensonges et des erreurs dont s'est nourri l'esprit de l'Humanité ancienne. De combien de points de vue ne peut-on pas les considérer. De l'un d'eux, ils me sont apparus comme le viatique nécessaire au voyage que l'humanité a fait à travers le temps et j'ai pensé aux plus beaux d'entre eux, à ces dieux des civilisations qui sont les mères de la nôtre.

C'est d'eux que je veux vous parler d'abord. Ceux de la Grèce, nés au fond des bois, au bord des sources, aux rives des fleuves, au sommet des montagnes et dans le rayonnement des astres, étaient si beaux que, après des siècles d'oubli et de mort, le jour où leurs ombres ont reparu à l'horizon de la pensée humaine, ils se sont emparés du domaine entier ou presque de la poésie et de l'art, que leurs noms ont recommencé à chanter dans les vers ou les proses de nos écrivains, et leurs traits à s'asservir le pinceau ou le ciseau des artistes. C'est peut-être, comme l'a dit Louis Ménard, que :

*Les Dieux des premiers jours étaient si près de nous
Dans l'éther lumineux et dans la mer profonde,
Dans les antres sacrés, dans les champs, dans les bois,
Ils étaient l'harmonie et la beauté du monde ;
Ses principes vivants, ses immuables lois.*

Symboles ramenés au type humain de tous les phénomènes, ils étaient tous voisins des hommes : se rapprochant d'eux encore davantage, ils sont devenus des dieux locaux, les dieux des cités, et aussi l'expression de toutes les forces morales et de tous les prestiges physiques.

Ces dieux, les grands dieux grecs n'étaient pas les enfants de la Peur, comme l'a dit un ancien. Ils étaient les enfants de l'admiration et de la joie. Ce n'est pas sur les promontoires clairs de l'Attique ou du Péloponnèse, sur les monts sans mystère de la Grèce que la Peur a pu enfanter les Dieux. Ces dieux-là sont nés dans le secret effrayant des forêts de la Gaule et de la Germanie ; là ont pu foisonner ces divinités sanglantes, hideuses, difformes, dont la laideur indignait un poète allemand, Henri Heine. Si la mythologie grecque a ses Gorgones et ses Erinnyes, elle a fait bientôt mourir Méduse sous le glaive de Persée, et ses furieuses Erinnyes, entrées dans Athènes pour châtier sans pitié Oreste, meurtrier de sa mère, devinrent des justicières bienveillantes.

Les dieux de l'antiquité classique avaient ouvert les yeux sous un ciel d'azur et d'or ; si la plainte humaine a retenti sous leur empire, il est quand même permis de dire qu'ils n'apportaient pas aux hommes la terreur, la haine, le dégoût de la vie, ou la passion de la

mort, mais le goût de l'action héroïque, de l'harmonie, de la joie, et, quoi qu'on ait pu dire, une moralité. Pour l'avoir méconnu, il a fallu ou ignorer ou avoir oublié tant de pages des drames grecs où il est fait appel à la justice souveraine des dieux immortels. Ils ont été le symbole du courage, de la beauté, de la sagesse, de la justice et de la puissance. Les peuples ont pu ne pas les comprendre toujours et faire de leur religion, comme il arrive des plus hautes conceptions, un ramas de sottises, de superstitions et d'obscénités. Ils ont cependant conduit la plus intelligente et la plus policée des humanités pendant des siècles. Ils n'étaient bien que mensonges et imaginations ; et on pourrait supposer qu'ils devaient tout à l'homme et ne lui ont rien donné : erreur ! Personnifications des vertus humaines, ils ont rendu largement à l'humanité ce qu'ils avaient reçu d'elle. Si elle ne les avait pas créés, animés, fait vivre devant elles, aussi vivants, plus vivants, plus beaux, plus forts, plus puissants qu'elle-même, elle ne se serait pas efforcée de les rejoindre dans l'action, la beauté et la puissance, comme elle l'a fait, sachant qu'ils ne seraient sévères et cruels pour elle que si, dans un orgueil impie, elle prétendait les traiter non en maîtres, et en modèles, mais en égaux.

Athéné et Apollon n'ont pas été, mais, pour avoir cru qu'ils étaient, la Grèce a connu mieux que d'autres peuples la sagesse et la beauté. Faisant descendre ces dieux dans ses cités, elles les avait institués leurs protecteurs et par là ses citoyens s'obligeaient à leur ressembler pour les bien servir. Ils leur étaient redevables de leur vaillance. Quand enfin vint le jour de sa chute et qu'elle fut convaincue, avec Epicure, que les dieux restaient indifférents, dans leur haute demeure, aux fortunes des hommes, Hellas se consola dans la contemplation de leurs merveilleuses effigies. Maintenant disons leur vrai nom : ils ont été pour les hommes de ces temps anciens l'idéal qui inspire, guide, provoque et facilite l'effort, l'idéal qui n'est pas la vaine et dangereuse chimère, car il a ses racines dans la réalité et y puise les éléments d'un avenir meilleur, sans cesse approchant, s'il ne peut l'atteindre de sa perfection.

Mensonges, certes, cette existence des dieux ! mensonges, tous ces mythes qui se rapportaient à leurs actions ! mais mensonges heureux, mensonges nécessaires, mensonges adorables.

La jeune humanité avait besoin de ces fictions, de cet anthropomorphisme. L'humanité plus âgée de nos jours peut-elle se passer de toutes fictions et est-elle capable sans elles, de concevoir, dans la mesure où l'homme peut le faire, les hautes vérités renfermées dans les religions, les philosophies ou les morales, vérités imparfaitement révélées à beaucoup d'esprits par l'infinie multiplicité des phénomènes où elles s'enveloppent. Il serait prématuré et téméraire de le croire.

Il y a encore et il y aura encore longtemps, pour bien des hommes, des mythes. Ne raillons pas. Comme dans les dieux faux de l'antiquité, en eux résident et agissent des forces morales. Il n'importe pas que l'idéal soit conçu sous une forme plutôt que sous une autre ; qu'on le nomme comme on voudra, qu'on le place dans l'observation d'une maxime abstraite, qu'on lui donne des traits humains, n'importe encore une fois, pourvu qu'il soit, qu'il guide, qu'il emporte l'esprit au-dessus des choses quotidiennes.

Ici, je peux prononcer ces paroles sans craindre un sourire. Les hommes au milieu desquels je parle aujourd'hui ont tous consacré à des idéals divers d'éminentes facultés et des efforts incessants qui auraient pu trouver une plus large récompense dans des tâches moins hautes que celles qu'ils ont entreprises. Instruit par ces hommes, je ne crains pas non plus que vous ne me compreniez pas, mes chers amis. Je vous veux nommer maintenant ainsi. Comment, au temps où nous sommes, quand le flambeau que notre génération a reçu de nos morts va

s'échapper de notre main, comment ne nous seriez-vous pas chers, alors que nous devons compter sur vous pour le saisir, en sauvegarder la flamme et poursuivre l'œuvre commencée longtemps avant nous, continuée par nous, et qui le sera jusqu'à ce que nos yeux se ferment, au poste où nous a placé le destin, cette loi éternelle déposée dans le premier des phénomènes.

Vous allez le reprendre, vous les grands, demain, vous les plus jeunes, un peu plus tard. « Je suis celui qui parle au bout de l'avenue », pour dire comme le poète vieillissant, après l'avoir parcourue, et personne ne s'étonnera si, au moment où nombre d'entre vous vont partir pour la Vie, je saisis l'occasion que vos éducateurs m'ont offerte de vous dire quel est le viatique nécessaire à qui veut vivre une véritable vie d'homme. Je l'ai nommé : c'est l'idéal. Hormis lui, à quoi peut se prendre l'âme dont elle ne soit bientôt déprise par l'ennui si un besoin matériel impérieux ne l'y attache ? On dit qu'un mauvais vent souffle à cette heure sur cette fleur de la vie. Les échos rapportent souvent à nos oreilles cette phrase, par laquelle jadis la France se crut déshonorée et qu'elle reprocha avec une indignation exagérée sans doute à un de ses dirigeants : « Enrichissez-vous ». Je trouve le conseil bon, mais je juge un peu incomplète la morale qu'il exprime, et je m'assure que celui qui n'en suivrait pas d'autre se placerait à un degré de l'humanité si bas qu'il rougirait d'y être le jour où la fièvre de l'or ne lui brûlerait plus le sang. L'expérience vous apprendra qu'il n'y a pas de satisfaction plus grande que celle que donne l'accomplissement d'une tâche désintéressée, que l'exécution d'un effort qui doit, en nous élevant au-dessus de nous-mêmes, agrandir le patrimoine intellectuel ou moral de notre patrie ou de l'humanité. Oh ! quelle joie dans l'orgueil d'être autre chose que l'ouvrier d'une heure et de sortir de notre besogne alimentaire !

N'attendez pas un succès immédiat de cet effort : ce que vous commencerez ou continuerez sera achevé par d'autres. Nous sommes des passants dans le monde ; qu'un échec ne vous décourage pas. Succès et échec sont également incertains ; demain réalisera ce qu'aujourd'hui n'a pas fait, ou détruira ce qu'il a fait. Vous apprendrez aussi que d'avoir créé en vous un idéal, sera pour vous un allègement dans vos épreuves. Sa beauté sera un dérivatif à vos ennuis. Elle détournera votre regard de vos maux pour les retenir vers lui. Illusion ! vous diront des sceptiques, des impuissants. Non ! et si c'en était une, si tout n'était qu'en nous, ne serait-ce pas assez pour notre joie, et notre égoïsme même n'en serait-il pas satisfait ? Concevoir et modeler sa vie selon un type supérieur, jeter dans les esprits par la parole, par l'action, ou seulement, à défaut d'autres possibilités, par l'exemple, les germes d'une meilleure justice, d'une bonté plus sensible, d'une probité plus stricte, d'un courage plus ferme, d'une science plus exacte du vrai, qui ne serait heureux de le faire ? Ceux qui se refusent à rien voir au-delà du monde sensible n'auront qu'à se convaincre, et ce sera facile, qu'une humanité meilleure serait une humanité plus heureuse ; d'autres n'auront qu'à évoquer devant leurs yeux ces images divines devant lesquelles ils s'agenouilleront dans une résolution d'obéissance à l'exemple de leurs vertus ; d'autres, suivront les hautes leçons traditionnelles des religions. Ils communieront tous dans un même hommage à l'Idée éternelle, directrice de l'Univers, car les morales issues de principes différents se rencontrent dans les préceptes essentiels comme des cours d'eau s'écoulant de plusieurs sources se jettent dans le même fleuve.

De tous les idéals, il en est un que nul ne saurait renier, j'ose dire sans lâcheté, ou sans aveuglement. C'est celui qui se rapporte à la Patrie. Elle non plus n'a pas échappé à cette personnification dont j'ai parlé. Ce serait peut-être une erreur de ne voir là qu'une forme du langage. Des autels lui ont été élevés. Un culte lui a été rendu ; si ceux qui officiaient devant

ces autels se rendaient compte du caractère figuré du rite, il n'est pas sûr que les fidèles n'eussent pas une autre idée de la présence réelle de l'objet de leur culte, vaguement conçu comme personne ou comme force supérieure à eux-mêmes. Cette mystique qui a soutenu beaucoup de faiblesses, suscité de sublimes enthousiasmes, a fourni un thème facile à ceux qui, sincèrement ou non, ont proclamé que la Patrie n'était qu'une idole comme tant d'autres, bonne à jeter à bas, et a détourné la vue des réalités très simples qu'il y a sous cette conception. Vous êtes garantis contre ces monstrueuses et périlleuses hérésies ? Je ne puis pourtant pas oublier, en vous parlant aujourd'hui, que notre atmosphère résonne de paroles funestes, que la contagion d'un faux humanitarisme a infecté bien des âmes, et que notre humanité française est traversée par trop d'humanités nomades, hostiles parfois, indifférentes toujours à la grandeur de notre nation, et, puisque vous allez être les artisans de cette grandeur, je crois qu'il est de mon rôle, convaincu que je fais que m'associer à la pensée constante de vos maîtres, de vous armer pour la défense d'une vérité fondamentale méconnue.

Je ne m'étonne pas que ceux qui sont venus hier parmi nous, et qui ne connaissent pas notre Patrie blasphèment contre elle ; mais ceux qui sont ses fils ne peuvent pas être excusés de mêler leurs voix aux leurs. La Patrie n'est pas le symbole d'une mystique haineuse ; son culte n'est pas un culte de sang. Elle est une réalité vivante, plus vivante que nous-mêmes, qui ne faisons que passer, puisqu'elle vit à travers les siècles par les générations qui se transmettent tous ces éléments spirituels qui sont comme l'âme commune des membres d'une nation. La Patrie, c'est vous, c'est moi, c'est nous, ce sont nos intérêts, nos ambitions, nos espérances, notre sens de la vie, notre civilisation.

Ecoutez ce qu'a écrit en 1914, devant l'ennemi, au milieu de l'invasion, le cardinal Mercier : « La Patrie est une association d'âmes au service d'une organisation sociale. Et c'est parce qu'ils ont une même âme que les compatriotes vivent par leurs traditions d'une même vie dans le passé, par leurs communes aspirations et leurs communes espérances, d'un même prolongement dans l'avenir. » Oui, il y a dans toutes les âmes des hommes d'une même nation quelque chose de commun. Si l'on fouillait bien l'âme française, on y trouverait un amour particulier pour la liberté, non de celle qui est inscrite dans les constitutions, et qui s'allie si bien parfois à la plus lourde des tyrannies, mais de la vraie liberté, de celle qui est dans les faits, dans les mœurs, et qui n'accepte aucune hiérarchie inutile, aucune subordination factice. En vous parlant, je me souviens d'une réflexion d'un étranger qui avait résidé dans les deux mondes et qui s'était épris d'abord de certaines démocraties : « Après tout, me disait-il, je suis détrompé sur le compte de votre pays, et je sais aujourd'hui qu'il n'y en a pas où l'individu soit plus libre et plus respecté dans ses actes ».

Et qu'est-ce donc que le patriotisme : c'est la volonté de défendre tout ce que je viens de dire contre les agressions, violentes ou sournoises, de défendre cette civilisation qui, quoi qu'on en ait pu dire, s'honore d'admettre plus de liberté qu'aucune autre, et d'être la plus humaine puisqu'elle a proclamé la première, non pas pour elle seule mais devant le monde et pour le monde entier, l'égalité native des hommes. C'est la volonté d'être forts, toujours forts pour la défendre, de tout sacrifier pour la sauvegarder, c'est la volonté de la faire prédominer par l'art, les sciences, la littérature, les mœurs, parce que cette civilisation, c'est nous-mêmes, notre âme et notre liberté. Un homme pensant ne peut pas ne pas avoir de patrie. Qu'on le sache bien ! Si un homme né Français n'est pas un patriote Français, c'est que la Patrie de son âme est ailleurs.

Un jour viendra peut-être où les nations trouveront quelque part des juges et des forces de justice pour les protéger. Soyons reconnaissants envers ceux qui tachent à avancer ce jour. Jusque là sachons tous être, fût-ce un peu ombrageusement, patriotes. Sachons honorer ceux qui ont la charge de nous conduire dans les luttes pacifiques ou sanglantes. Ayons le patriotisme de la guerre et celui de la paix, le moins facile peut-être à pratiquer. Pénétrons-nous de quelques vérités simples parfois oubliées. Tout ce qui nous lèse, lèse la France ; tout ce qui lèse la France nous lèse nous-mêmes. Que ne sorte jamais de votre mémoire l'exemple donné par ceux qui sont morts pour vous ; que leur image reste dressée dans vos esprits. Si la guerre, odieuse aux mères, étendait de nouveau sur notre pays ses ailes ténébreuses et sanglantes, que cette image marche devant vous, lumineuse come le cavalier miraculeux que les Croisés virent les mener à l'assaut de Jérusalem. Si la paix sainte vous est conservée, qu'une flamme pareille à celle qui s'allume chaque jour sur la tombe de l'un d'eux ne cesse de brûler dans vos cœurs. Persuadez-vous que le succès est le prix de la constance et de la volonté, dont l'intelligence n'est que l'auxiliaire dans le domaine de l'action, et que la grandeur d'un peuple est moins à la mesure de son esprit qu'à celle de son caractère. Si nous savons tous nous souvenir et soutenir notre effort, nous aurons droit de dire de la France, ce qu'un grand orateur, luttant il y a 60 ans, contre une légalité oppressive disait de la liberté : « Nous pouvons regarder d'un œil serein le nuage qui passe, le soleil ne sera pas obscurci ».

A l'instant où vous allez quitter le lycée, où les jeux, les excursions et tous les plaisirs de votre âge vont succéder pour vous aux leçons et aux études, mes paroles vous auront sans doute paru bien austères. Je ne m'excuse pas de les avoir prononcées. Des circonstances que vous n'ignorez pas, ont fait de certains lieux communs le thème nécessaire et opportun des discours des orateurs qui ont l'occasion et l'honneur de s'adresser à la jeunesse. J'ai dû penser aussi que nombreux sont parmi vous ceux qui vont bientôt entrer dans l'action et à qui rien de ce qui est l'intérêt Français ne doit rester étranger. Les hommes d'autrefois s'y engageaient de bonne heure et leurs enfances étaient courtes ; notre pays fut alors bien grand. Il est bon de s'en souvenir et de ne pas fermer les fenêtres de nos écoles au bruit des grands événements. Quant aux plus jeunes d'entre vous, ils m'ont aussi compris ; car ils connaissent tous l'histoire des petits tambours et des petits hussards de 13 ans qui, aux temps révolutionnaires, savaient combattre et mourir comme des hommes.

Maintenant, mes chers amis, venez recevoir les récompenses que vous avez su mériter. Cette année est glorieuse pour votre Lycée qui a obtenu de nombreux et brillants succès au Concours général. J'en félicite votre proviseur, vos maîtres et vous-mêmes. Réjouissez-vous en et qu'ils contribuent à vous conserver cette bonne humeur que vous avez le devoir de garder toujours car elle est une force incomparable pour le soutien des âmes. Adieu ! mes chers amis. Souvenez-vous.

Jean LANGLOIS

(1859-1927)

Avocat, puis Magistrat

Avocat général à la Cour de Cassation (1920)